

LLORENÇ VILLALONGA



L'UNE DES PRINCIPALES QUALITÉS DE NARRATEUR DE VILLALONGA ÉTAIT SA FACULTÉ DE SYNTHÈSE, AUTREMENT DIT SA FACULTÉ DE RÉUNIR UNE SÉRIE D'ÉLÉMENTS ÉPARS ET DIVERS, DE TROUVER LES CONCOMITANCES SIGNIFICATIVES LES RAPPROCHANT, ET DE CRÉER AINSI UN ENSEMBLE À L'INSTAR DE CES GÉNIES DE L'ANTIQUITÉ, CRÉATEURS DES MYTHES QUI AUJOURD'HUI ENCORE ALIMENTENT NOTRE CULTURE.

JAUME VIDAL ALCOVER ÉCRIVAIN

Llorenç Villalonga est né à Palma de Majorque le premier mars 1896. Il avait trois frères et s'entendait particulièrement bien avec le plus jeune d'entre eux, Miquel, auteur d'un roman bien écrit, en langue castillane, et qui connut un certain succès, *Miss Giacomini*. La vocation littéraire de Villalonga fut précoce. En effet, à l'âge de quinze ou seize ans il envoyait déjà avec son frère Miquel des articles au journal "Última hora" qui acceptait des collaborations spontanées et anonymes. Toutefois, il ne publia son premier roman *Mort de Dama* qu'en 1931, à l'âge de trente ans. C'est un roman simple, grossièrement structuré, caricatural, dans lequel il se moque de la bourgeoisie majorquine et des écrivains de langue catalane de son temps. Vinrent ensuite une série d'ouvrages en castillan : les pièces de théâtre *Fedra* et *Silvia Ocampo* et le roman *Mme. Dillon*, tous trois sur le thème du mythe, ou de la légende, de Phèdre et d'Hippolyte mis au goût du jour : l'amour impossible d'une femme âgée envers un adolescent.

En 1934 il fut chargé de la direction littéraire d'une revue illustrée, "Brisas", qui fut pratiquement écrite par lui seul. C'était une littérature plutôt frivole, superficielle mais originale, par rapport à ce qui se pratiquait à l'époque dans notre pays, et amusante. Elle contenait des phrases sous forme de mots d'esprit ou des imperti-

nences, le tout regroupé dans une même rubrique intitulée "Pousse-café", des légendes de photographie, parfois un conte, un poème, des commentaires de livres ou relatifs à quelque activité sportive, etc. La revue cessa d'être publiée en juillet 1936. Lorsque la guerre éclata, Villalonga qui avait attaqué les intellectuels catalanistes de Majorque dut prendre leur défense contre les militaires déchaînés. Depuis lors et jusqu'en 1952 il se limita à publier des articles pour les journaux sur des thèmes divers.

Publiée en 1952, *La novel·la de Palmira* est une satire de la vie de l'après-guerre, personnifiée sous les traits d'une prétendue cousine du narrateur, vivant à Barcelone et fréquentant bars et cafés ainsi que des établissements très à la mode à l'époque, les grill-rooms, où les serveurs font preuve, à l'égard de Palmira, d'une civilité raffinée, dernier vestige des bonnes manières d'avant-guerre. Depuis lors, l'activité littéraire de Villalonga, heureusement reprise, ne devait plus s'interrompre : en 1955 il termine la rédaction de son roman *Bearn* ; en 1956 il en publie la première partie sous forme de pièce de théâtre ayant pour titre *Faust* ; la même année ou l'année précédente, il traduit son roman en castillan et le publie ; en 1958 il fait paraître un recueil de contes, *El lledoner de la clastra*, et en 1961 *L'àngel rebel*, récit didactique où

deux morales sont mises en opposition : la morale rigide et puritaine d'un adolescent et le laxisme sceptique d'un homme d'âge mur et cultivé.

La même année, la maison d'édition barcelonaise Club Editor, S.A. lui ouvre ses portes et s'engage par contrat à publier en exclusivité tous ses romans. Elle sortira pour commencer la version originale en catalan de *Bearn*, puis lui demandera de traduire la roman de Tomasi de Lampedusa, *Il gattopardo* (1962). En 1963 elle fait paraître une traduction catalane d'un ancien roman à lui originairement en castillan, *Desenllaç a Montlleó*. En 1964 sortira une nouvelle version de *Mme. Dillon*, intitulée *L'hereva de dona Obdúlia*, dont le récit initial a été augmenté d'une série de chapitres racontant l'histoire d'une intrigue entre l'héritière de l'héroïne de *Mort de Dama* et un travailleur venu du Sud. Cette ampliation lui fut en fait suggérée par son éditeur, en vue d'exploiter le succès de ce premier roman *Mort de Dama*, dont la quatrième édition devait sortir l'année suivante, en 1965.

C'est de 1964 que date la publication de *Aquil·les o l'Impossible*, pièce de théâtre reprenant un thème antique à l'instar de J. Giraudoux, tandis que celle du recueil *Desbarats* remonte à 1965. Il s'agit là de très amusantes compositions dialoguées, rédigées sur un ton humoristique et destinées à être lues en privé entre amis. L'au-



teur les avait commencées peu de temps après la guerre, sans jamais penser qu'elles seraient publiées. Portées à la scène, elles ont toujours connu un indiscutable succès.

C'est au cours de ces années que Villalonga atteint l'apogée de son prestige et que l'intérêt suscité par son œuvre est à son comble. En 1966, la maison d'édition la plus réputée de Barcelone, Edicions 62, publie un premier volume de ses œuvres complètes, intitulé *El Mite de Bearn*, tandis qu'en 1967 Club Editor, S.A. sort *Falses memòries de Salvador Orlan*, des mémoires aussi authentiques que n'importe quels autres mémoires, encore que le nom de l'auteur ne soit pas celui de l'autobiographe et qu'ils soient qualifiés de faux. À *La gran batuda* ouvrant, en 1968, le dernier cycle de sa production romanesque succèdent, la même année, *La Lulú* et, en 1972, *Lulú, regina*, ouvrages si mal accueillis par la critique que l'éditeur Joan Sales — romancier, lui aussi, en même temps que poète —, qui prévoyait cette réaction, crut bon d'en justifier la publication dans un prologue. L'ensemble de ces

trois romans est une satire de l'actualité et du progrès matériel et politique, attaquant la mécanisation croissante tout autant que le progressisme de l'Église, la consommation de produits de série, le pouvoir de la propagande, l'art abstrait et le socialisme. Publiés chez deux éditeurs différents, Proa et Destino respectivement, les romans *Les Fures* (1967) et *Andrea Victrix* (1974) répondent à des intentions analogues. La première partie de *Les Fures* concerne la vie idyllique d'un jeune garçon dans un village majorquin, alors que la seconde décrit son retour, à l'âge adulte, dans ce même village envahi par la télévision, les boissons nord-américaines et les appareils électroménagers. Quant à *Andrea Victrix*, c'est une espèce de pastiche du célèbre roman d'Aldous Huxley, *Le Meilleur des Mondes*. En 1972, Edicions 62 sort un autre de ses romans, *El misantrop*, originellement en castillan, où Villalonga évoque ses années d'étudiant à Saragosse durant la dictature du général Primo de Rivera aux alentours de 1928 ou 1929. Finalement, *La "Virreyña"*, datant de 1969, est une recherche de ren-

seignements sur les ancêtres de l'auteur, à base de vieux documents que lui avait fournis un parent.

Ce conservatisme et ce besoin de se glorifier de sa descendance nous renseignent sur la personnalité, transposée dans son œuvre, de Llorenç Villalonga. Issu d'une famille économiquement faible — ils vivaient du salaire modique de militaire du père — et dont la situation sociale n'était guère élevée dans une île où régnait une très forte conscience de classe, on comprend d'une part qu'il ait essayé de trouver une solution à ces deux problèmes, l'économique et le social, et que, ceux-ci une fois résolus, il se soit opposé à ce que la tendance progressiste en vogue le fasse renoncer à ces gains. Pour bien comprendre et pénétrer l'œuvre de Villalonga, il faut avoir en tête que *Mort de Dama* et *Mme. Dillon* sont antérieures à cette promotion tandis que *Andrea Victrix* et *La gran batuda* lui sont postérieures. Les premières sont en outre des œuvres de jeunesse et l'on sait que le faux-semblant d'audace toujours présent dans le traditionalisme juvénile disparaît dans



les œuvres d'un esprit identiquement conservateur à la plénitude de l'âge. Je me suis moi-même laissé abuser par ce mirage : j'engageai par écrit une polémique avec Villalonga, parce que je ne comprenais pas comment l'auteur de *Mme. Dillon* pouvait condamner le fait que les jeunes majorquins sortent dans la rue sans cravate ni veston.

Comme nous avons pu le constater, Villalonga écrivit indistinctement en catalan ou castillan. Les motifs qui l'incitèrent à écrire en catalan ne furent jamais d'ordre patriotique. Dans *Mort de Dama*, il lui était indispensable de recourir au catalan car c'était la langue du monde majorquin qu'il se proposait de caricaturer. Dans *La novel·la de Palmira*, il en avait besoin pour imiter le barcelonais de son héroïne. Il l'employa dans *Desbarats* étant donné que les personnages y dialoguant étaient originaires de Majorque ; cependant, lorsqu'interviennent un Français ou un Castillan, il les fait parler dans leur langue respective. Villalonga fut toujours attiré par le pastiche, par l'imitation du monde qu'il dépeignait, et c'est un véritable maître en la matière. C'est pour des rai-

sons analogues qu'il rédigea *Bearn* en catalan : il voulait transposer dans son roman le majorquin vivant et expressif des rustauds dont il était entouré au sein de cette communauté paysanne où l'avait entraîné son mariage avec une propriétaire terrienne du centre de l'île. Et si par la suite, à partir de 1961, il n'employa plus que le catalan et traduisit en catalan quelques-unes de ses œuvres en castillan, c'est parce que l'éditeur qu'il avait finalement trouvé n'éditait que des œuvres catalanes. Les éditeurs, écrivains, intellectuels d'expression castillane ne firent jamais bonne mine aux Villalonga, bien que Miquel ait toujours écrit en castillan et toujours eu des difficultés à publier ses livres. Lorsque Llorenç traduisit son roman *Bearn* en castillan dans le but de le présenter à des concours littéraires, une fois il ne fut même pas mentionné parmi les œuvres présentées ; une autre, il obtint, je crois me souvenir, la deuxième ou troisième place après le roman gagnant, qui répondait à la tendance behavioriste en vogue en 1955.

C'est en 1975 que devait paraître le dernier grand roman de Villalonga, *Un estiu*

a Mallorca, qui est la version romancée de l'ancienne pièce de théâtre en castillan *Silvia Ocampo*. Il y établit un parallélisme fort réussi entre l'héroïne, un écrivain sud-américain scandaleux et plein d'audace, et la George Sand qui visita Majorque pendant l'hiver 1841 et nous en laissa un témoignage écrit, *Un hiver à Majorque*, où elle célèbre le paysage de l'île et blâme les Majorquins. L'une des principales qualités de narrateur de Villalonga était sa faculté de synthèse, autrement dit sa faculté de réunir une série d'éléments épars et divers, de trouver les concomitances significatives les rapprochant, et de créer ainsi un ensemble à l'instar de ces génies de l'antiquité, créateurs des mythes qui aujourd'hui encore alimentent notre culture. *Un estiu a Mallorca* est un roman admirable, d'une qualité égale sinon supérieure aux meilleures œuvres de l'auteur : nous nous référons à *Mort de Dama*, à *Mme. Dillon*, à *L'àngel rebel* et à *Bearn*. Le processus d'artériosclérose sénile qui s'était déclaré en 1975 ne le quittera plus jusqu'à sa mort, survenue le 28 janvier 1980, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. ●